

La république des livres

L'actualité littéraire, par Pierre Assouline

« Pour saluer Roger Munier | Accueil

19 août 2010

La divine tragédie de Miguel de Unamuno

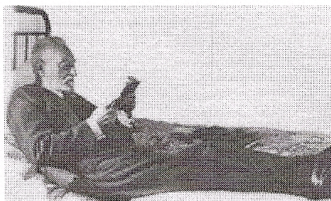


Tout éditeur a vocation de révéler de jeunes talents inconnus, en principe. Mais si l'on se demande quelle place peut se frayer un petit éditeur au milieu des grands, comment il arrivera à s'en distinguer sans leurs moyens et comment il peut espérer jouer sa partition, on peut répondre qu'il sert aussi à cela : exhumer ou sortir de l'oubli des textes qu'il s'est donné la peine de chercher. Question de flair, de culture, de curiosité, d'audace. A ce sport quelques uns brillent davantage que d'autres : Mille et une nuits, Arléa, Finitude, L'Echoppe, Climats, Le Castor Astral, Le Lérôt rêveur, le Dilettante, éditions des Cendres, Zulma, Corti... Et Allia. La maison de Gérard Berreby publie ces jours-ci un inédit, du moins en français, de ce grand esprit, de ce contemporain capital, de cette indispensable conscience que fut le philosophe espagnol Miguel de Unamuno (1864-1936) intitulé *Comment se fait un roman* (*Como se hace una novela*, traduit par Bénédicte Vauthier et Michel Garcia, 123 pages, 6,10 euros, Allia), plutôt que "Comment on fait un roman" jugé trop impersonnel par les traducteurs.

Il l'a écrit au cours en France, dans les années 1924-1925, la dicature de Primo de Rivera l'y ayant exilé. Il n'envisageait pas un seul instant de publier sous la botte en soumettant ses écrits à "la censure de caserne", et au trait rageur de ces militaires qui tiennent l'ironie pour un crime de haute trahison; il préférerait s'abstenir tout en continuant à écrire en attendant que son pays retrouve la raison. Traduit à l'époque par l'hispaniste Jean Cassou, il fut alors publié dans la revue du Mercure de France mais jamais depuis. Edité par la suite à plusieurs reprises en espagnol à Buenos Aires puis à Madrid, le texte dût attendre la fin du franquisme et de sa censure pour être présenté dans son intégrité en espagnol, la propre langue du philosophe, "la seule dans laquelle je sache mettre à nu ma pensée". Curieux livre en vérité, très stylé, sans argument au sens où les Anglais désignent le *plot* à la base d'un roman romanesque : "Tout n'est que petites boîtes, rêves. Ce qui est vraiment romanesque, c'est comment se fait un roman".

En exil à Paris et Hendaye, il ne dit pas souffrir seulement de "déterrement" (*destierro*) au sens où on l'a éloigné de sa terre natale, mais n'hésite pas à forger un néologisme pour se dire victime de "déciellement" (*des-cielo*) en ce qu'on lui a retiré son ciel. Celui de son coin de pays et celui de son coin d'université, celle de Salamanque d'où les autorités lui ont enlevé sa chaire de grec ancien. Nombre d'écrivains nous ont déjà exaspéré par le passé en prenant prétexte de leur incapacité à faire avancer leur machine romanesque pour en faire la matière même de leur récit. Pas Unamuno dont c'est bien le but originel : conter le roman du roman en puisant ses exemples dans *La Peau de chagrin* de Balzac, ou du côté de chez Proust exclusivement envisagé comme un écrivain de la mort "mais de la mort de chaque instant". Deux auteurs cités de mémoire car dans ses bagages d'exilé, il n'y avait que trois livres : la version des Septante du *Nouveau Testament*, la *Divine Comédie* et les *Poésies* de Leopardi. On s'en doute, il n'écrit pas ce fameux roman, pas plus que celui-ci ne s'écrit, même s'il prend la peine d'inventer, en guise de fil rouge, un personnage imaginaire qu'il baptise du nom de U. Jugo de la Raza. Mais chemin faisant, entraînés dans la moelle de son histoire, nous en aurons autant appris sur la technique du récit que sur les idées, les sentiments, les rêves de Unamuno. Et sur notre capacité, à chacun d'entre nous, d'écrire chacun pour soi son propre roman. Précieux petit livre en tous, vif et tonique, que celui-ci.





Mais qu'on ne s'y trompe pas : quel que soit sa pente de caractère, l'exil d'un poète est toujours mélancolique et la tragédie le guette. Dans son cas précis, on connaît la suite : le retour au pays jusqu'au retour de la dictature marquée par le fameux discours de Salamanque, la dignité faite homme. Au fond ce qui distingue un artiste de cette trempe de n'importe quel flâneur des deux rives, c'est que lorsqu'il traverse le Pont de l'Alma, il croit fouler le pont de l'âme.

(Photos Passou et D.R.)

Partager et découvrir



19 août 2010 Publié [Littératures étrangères](#) | [Lien permanent](#) | [Alerter](#)

Commentaires

1. La dignité faite homme, ou l'homme redevenu digne?

"On a parlé de guerre internationale en défense de la civilisation chrétienne, il m'est arrivé jadis de m'exprimer de la sorte", dit-il après avoir salué le coup d'Etat. Il s'est ressaisi, bien. Son truc, c'était la défense des "fueros", les franchises accordées aux provinces (Pays basque, Catalogne...) Il s'est rétracté quand il a vu que le franquisme prônait un Etat centralisateur. Il l'a fait au nom de la liberté d'expression, bravo, et avec un grand courage, paix à ses cendres. Les Basques ont restauré son honneur a contrario... en l'oubliant. Aucun nationaliste basque ne le revendique aujourd'hui. C'est tout à sa gloire. Disons qu'il est mort digne, après avoir fermé les yeux sur quelques assassinats au nom des valeurs chrétiennes.

Rédigé par : dco2 | le 19 août 2010 à 08:52 | [Alerter](#)

2. Du moment que c'est pas le pont de Wheatstone...

Rédigé par : Sergio | le 19 août 2010 à 09:23 | [Alerter](#)

3. Comme on peut le voir ici à nu , P.Assouline travaille ses phrases dans le détail , même et peut-être surtout pour un court billet: il reste ici une trace de ses retours sur ses pas (dont il n'a pas encore effacé la trace) :

"Il l'a écrit au cours en France, dans les années 1924-1925,"

Belle journée , passouline : c'est un billet plein de suggestions et bien réussi !

Rédigé par : sur les traces | le 19 août 2010 à 09:27 | [Alerter](#)

4. ..."c'est que lorsqu'il traverse le Pont de l'Alma, il croit fouler le pont de l'âme."

C'est exactement ce que prétendait ma bonne espagnole.

Rédigé par : marguerite effeuilleuse | le 19 août 2010 à 09:34 | [Alerter](#)

5. dco2, "fermer les yeux sur quelques assassinats", peut-être pas, mais sur quelques emprisonnements d'instituteurs républicains, sans doute. Par ailleurs, je crois que vous faites erreur, il a été séduit par le franquisme dans un premier temps parce qu'il était partisan du centralisme, de l'unité espagnole (tout en défendant la langue basque). D'où le paradoxe: unité et guerre civile ne vont pas ensemble. Quand il a rouvert les yeux, on peut dire qu'il a fait preuve de beaucoup de dignité.

Rédigé par : A. Lekh | le 19 août 2010 à 09:34 | [Alerter](#)

6. A propos du pont de l'Alma, le premier qui fait un jeu de mots avec zouave a gagné un pompon en poils de chèvre.